

Sylvie David et Évelyne Geny eds, *Troïka : parcours antiques*, vol. 2, Presses universitaires de Franche-Comté, 2012, 417 p.

ISBN : 978-2-84867-413-1

Compte rendu par Pierre Sauzeau, Université Paul Valéry-Montpellier

Après un premier ouvrage paru en 2007, voici le deuxième volume des *Mélanges offerts à M. Woronoff*. Il se caractérise, comme il convient, par l'ouverture d'esprit et la variété des sujets. Devant l'impossibilité de traiter en détail l'ensemble, on pardonnera au recenseur de *Gaia* de s'intéresser plus particulièrement aux travaux portant sur Homère et la culture grecque, et de choisir parmi les autres fleurs du bouquet celles qui ont le mieux retenu sa curiosité personnelle ; les contributions non commentées auraient bien entendu tout aussi bien mérité de l'être dans un autre contexte.

Sur les neuf articles consacrés à Homère, deux seulement concernent les textes épiques eux-mêmes.

– Sylvie David étudie le début du chant XVI de *Illiade*, c'est-à-dire le tournant de l'intrigue et, sur le plan poétique, l'un des sommets de l'épopée. Il s'agit au fond d'une « explication de texte » d'une grande précision, accordant le premier rôle à l'analyse stylistique et au commentaire littéraire, fin et nuancé. On peut cependant regretter que ce travail ignore presque totalement le caractère *traditionnel* de la poésie homérique, son caractère formulaire n'apparaissant qu'au détour de quelques notes, pour « nuancer » la validité d'une remarque.

– Paul Wathelet poursuit ici son étude des comparaisons homériques – qui, selon lui, donnent une image du monde contemporain du Poète – en traitant cette fois des bêtes sauvages. Il imagine les auditeurs comme des artisans, cultivateurs ou des éleveurs, naturellement intéressés par ces animaux. Il revient en particulier sur le problème du lion, qu'Homère décrit de façon détaillée : cela appuierait la théorie de l'origine du Poète en Asie Mineure, théorie partagée par Michel Woronoff (cf. son article in Fazoff M. *et alii*, *Reconstruire Troie*, Besançon, 2009, p. 9-25). Sauf que les lions d'Homère ne rugissent pas, répondent les opposants, ils sont muets comme des images ! Selon l'auteur cet argument est sans valeur, car le lion qui chasse ne rugit pas, et c'est alors qu'il est dangereux...

Six articles concernent la réception d'Homère dans l'Antiquité, fournissant à cette vaste question une contribution importante par sa variété.

– Pierre Carlier, dans cette publication posthume, fait un bilan rapide mais clair et équilibré du rapport difficile des historiens et des archéologues avec la Guerre de Troie. Il souligne ce qui semble établi au delà du doute raisonnable par les fouilles depuis Schliemann jusqu'à Korfmann : sur la colline d'Hissarlik était établi au deuxième millénaire un pouvoir régional significatif, qui pourrait être la capitale de *Wilusa*. Les démêlés des rois hittites avec *Abhijawa*, les cadeaux au pharaon du roi de *Tanaja*, et beaucoup d'autres indices permettent d'imaginer une certaine unité politique achéenne et des conflits militaires en Asie Mineure. Les conditions de la naissance de la tradition épique restent bien entendu plus difficiles à préciser. P. Carlier tient compte du caractère formulaire de cette tradition ; sa conception du terme de *fiction*, dont il condamne l'utilisation dans ce contexte, me semble cependant discutable. La conclusion reconnaît que le mystère de la Guerre de Troie n'est pas résolu.

– Suzanne Saïd étudie le rapport qu'entretiennent les premiers historiens, Hérodote et Thucydide, avec le Poète qui est en un sens leur prédécesseur. Hérodote, « le plus homérique » des auteurs selon Longin, « se caractérise par son ambivalence » : si la Guerre de Troie n'est pas mise en doute, les épisodes sont toujours cités avec une certaine distance ("on dit que...") et les arguments politiques traditionnellement tirés d'Homère mis en doute : c'est en réalité toute la version homérique de la Guerre de Troie qui est mise en question, et cela dès le prologue, au profit des versions favorables aux thèses des Perses ou des prêtres égyptiens, l'historien n'hésitant pas à s'appuyer sur Homère pour réfuter Homère. Thucydide est plus ouvertement critique ; il se méfie d'une « poésie qui privilégie le plaisir de l'auditoire au dépens de la vérité » (p. 78). Il lui arrive de s'appuyer sur Homère (la citation au livre III de *l'Hymne à Apollon*, v. 146-150, est cependant un cas particulier) mais ses allusions à la géographie de *l'Odyssée* ne font que renvoyer au domaine de l'inconnu. Le point important est celui-ci : « Le texte d'Homère ne sert qu'à fournir un point de départ

aux déductions de l'historien » (p. 75), par exemple les occurrences d'*Hellen* ou l'absence de *barbaros*. Dans un passage caractéristique de l'Archéologie (I, 10), pour montrer la puissance navale d'Agamemnon et la différence d'échelle entre les guerres du passé et celle qu'il raconte, Thucydide, tout en tenant compte de l'exagération chère aux poètes, se lance dans un calcul fondé sur le nombre de navires et le nombre d'hommes embarqués.

– J.-P. Levet explique la conception que se fait Isocrate de la sagesse homérique. La gloire du Poète découle des modèles d'action et de réflexion que fournissent ses épopées, utiles aux grands desseins d'Isocrate : l'union de la Grèce et la lutte contre la Perse ; Homère exalte aussi les grandes valeurs morales. Il idéalise fortement la figure d'Agamemnon. La tâche du philosophe n'est cependant pas celle de l'aède : « ce qu'Homère a simplement décrit doit être analysé et explicité. » (p. 84) La sagesse résulte d'une « délibération bien conduite » qui permet de parvenir « à l'opinion juste et efficace ». Ce pragmatisme fortement coloré d'éthique trouve-t-il un modèle chez Homère ? L'homme *pepnumenos*, dont le modèle est Nestor, n'est pas seulement celui qui sait distinguer le vrai (*etumon*) du faux, c'est celui qui sait tenir des propos raisonnables ; mais « l'art du *logos* suppose un examen original d'une situation unique ». Le Poète montre la vie, les caractères, le philosophe est un pédagogue.

– Claire Muckensturm-Pouille examine les références homériques dans les *Entretiens* d'Épictète, où elles occupent une place prépondérante ; du reste le Poète est de loin le plus familier de ses auteurs. Il préfère l'*Iliade* à l'*Odyssée*. Ces citations sont littérales, ou des reformulations, allant jusqu'à la paraphrase simplificatrice et explicative, ou enfin de simples allusions. Toutes répondent à l'un de ces trois rôles : ornement, modèle / antimodèle, ou argument. La belle anecdote (*Entretiens*, III, 22) de Diogène mouchant le grand Alexandre fait chaud au cœur de tout amoureux d'Homère : au Conquérant qui lui faisait honte de se lever tard en citant *Il.*, II, 24, il répond avec le vers suivant, qui retourne le reproche sur le roi.

– Pierre Chiron analyse les "Objectifs et méthodes de l'exégèse homérique dans le corpus rhétorique tardif que constitue le Ps. Denys d'Halicarnasse, *Sur les controverses figurées A et B*" – corpus dont "le seul point commun semble justement de ne pas être de Denys." Dans ces textes se développe "une théorie rhétorique des limites, qui colonise la mince frontière séparant la persuasion de la manipulation, et dont l'objectif avoué est de codifier les moyens d'obtenir du destinataire une opinion ou une action donnée sans que la requête correspondante soit explicitement formulée. (...) La confirmation (argumentation) est différente de la proposition, voire *contraire* à elle..." L'article est consacré à l'aspect *critique* des ch. 8 et 9, l'auteur le plus fréquemment cité étant bien sûr Homère qui se confond avec "les Anciens (*palaios*)". Ceux-ci auraient fait "un usage prémédité des techniques que (le rhéteur) décrit". Ces auteurs exploitent avec virtuosité le texte homérique avec lequel ils entretiennent une profonde familiarité, une véritable intimité, qui leur permet d'établir les connotations d'un mot. Ils s'inscrivent dans trois traditions : alexandrine, rhétorique et stoïcienne.

– Catherine Dobias-Lalou présente « Samphodion, notable homérisant dans la Cyrénaïque du Bas-Empire », dont l'épigramme en hexamètres dactyliques parfois approximatifs célèbre l'atelier, comparable, à le croire, au palais d'Alkinoos !

– La dernière contribution aux études homériques, celle de Sidy Diop, revient sur la comparaison de l'aède grec avec le « griot » de l'Afrique de l'Ouest. Sa connaissance précise de la réalité africaine permet à l'auteur, après avoir rappelé que les épopées y foisonnent, de décrire la condition du "griot" (*baj-géwël* en wolof), caste socio-professionnelle rattachée aux artisans, encore vivace de nos jours malgré la fragilisation de la tradition orale, et "dont la légitimité socio-politique est plus nettement affirmée que celle de l'aède" (p. 141). Il ne chante que "ce qui est beau et grand". L'énonciation épique garde les traces des conditions de sa composition, puisque le griot entretient une sorte de dialogue avec le narrataire – le chercheur qui recueille le chant – et sait distinguer *lesànd* et *istwar*. Les griots glorifient la dignité de leur fonction ; l'art épique est pour eux au-dessus de la valeur guerrière. La comparaison avec les aèdes de l'*Odyssée* s'impose, bien entendu.

La deuxième partie rassemble des travaux consacrés au monde grec classique et hellénistique.

– La question que pose Michel Fartzoff "L'éloge impossible ?" concerne "la mise en cause des valeurs héroïques dans l'*Agamemnon* d'Eschyle". Cette étude développe à propos de l'*Orestie* le thème de la poésie de l'éloge et du blâme, dont G. Nagy a rappelé l'importance dans la tradition indo-européenne et dans la poésie grecque en particulier, mais cette fois dans un contexte qui est celui de la naissance de l'*epitaphios*. La prise de Troie devrait susciter l'éloge des vainqueurs ; mais pour les vieillards du chœur la victoire a été

cher payée, d'innombrables souffrances : ils souhaitent n'être jamais "destructeurs de cités". Le messager tombe dans l'éloge excessif ; pour lui, le profit l'emporte sur les souffrances. Troie est à la fois le lieu de l'héroïsme et celui de l'*hybris* des vainqueurs. L'arrivée du roi et sa réception par le chœur et par son épouse posent le problème de l'éloge. À l'hommage mesuré des uns répond l'éloge outré de l'autre. Après l'assassinat du roi, le chœur réagit en condamnant non pas le meurtre, mais le langage de la reine : mais Clytemnestre se moque de l'approbation publique, et refuse à la victime tout éloge funèbre. Dans les *Choéphores* "le thème de l'éloge et du blâme s'efface au profit d'une vision entièrement laudative du roi et de la guerre." (p. 170) Quant à Oreste, "la question de l'éloge et du blâme sera tranchée par le discours judiciaire" des *Euménides*. "Eschyle gardait ainsi la mesure dans l'éloge pour évoquer les limites humaines et les dangers d'une victoire pourtant paradigmatique de l'héroïsme grec, avant d'en montrer la légitimité".

Comme on voit, l'angle choisi pour l'analyse de textes si fameux et si complexes permet d'en renouveler le commentaire et d'en clarifier la signification.

– Mame Sow Diouf, dans sa contribution "État et citoyen dans la Grèce antique (V^e/IV^e s. av. J.-C.)", pose le problème du rapport du citoyen à la Cité : nécessité du respect des lois, causes de la révolte, conditions de la paix dans la Cité. Je n'ai pas toujours admis le propos, par exemple cette affirmation : "le tribunal de l'Aréopage, équivalent de nos conseils constitutionnels modernes" (p. 185), mais j'ai eu le plaisir de redécouvrir cet admirable passage d'Aristote (*Politique*, III, 6, 9-10) : "Actuellement, à cause des avantages que l'on retire de la fortune publique et de l'exercice des magistratures, les hommes désirent garder continuellement leur charge, comme si le pouvoir maintenait perpétuellement "en bonne forme" les gouvernants si maladifs fussent-ils..."

– Marie-Pierre Noël consacre son étude à "Cyrus, bon roi et bon pasteur selon Xénophon (*Cyropédie* VIII, 2, 13-25)" : le texte de Xénophon constitue la réécriture d'un fameux passage du livre I des *Enquêtes* d'Hérodote, qui raconte la rencontre entre Solon le sage et Crésus le roi-tyran, et pose le problème du bonheur dans son rapport au pouvoir. Pour le sage Solon, le bonheur n'est guère compatible avec la puissance et la fortune, qui favorisent la démesure et attirent la jalousie des dieux. Le bonheur est moral et politique. Xénophon propose un modèle de souveraineté qui permet d'éviter les dangers du pouvoir excessif. Il repose sur la *philia*, "véritable richesse et véritable condition pour accéder au bonheur". D'autre part, "en Cyrus, le sage et le souverain coïncident" (p. 198). Le roi peut dès lors à bon droit prétendre au titre de "pasteur" des cités. C'est un souverain absolu mais qui préserve l'intérêt de ses sujets, en quoi il se distingue du tyran. Ce modèle repose sur la perfection du souverain, et Xénophon réécrit pour l'occasion la mort du roi – qui s'éteint dans son lit, entouré de ses enfants. Un modèle de souveraineté heureuse qui esquisse l'idéal de la royauté hellénistique

– Christophe Cusset, sous le titre plaisant "Sacré nom d'un chien", analyse les "variations onomastiques sur certains zoonymes dans l'*Alexandra* de Lycophron", ce qui n'est pas une petite affaire. Le poète en effet évite le plus souvent les noms propres pour les remplacer par des "descriptions plus ou moins alambiquées ou des métaphores" qui relèvent de l'énigme (p. 203), et sont surtout des zoonymes ; l'exemple étudié est celui du chien, κύων ou σκύλαξ. À propos de Scylla, "chienne sauvage" (v. 44-46), le commentateur pense pouvoir retrouver son nom propre "sous les mots", comme cryptogramme. Plusieurs des lettres initiales de mots dans ces vers forment Σ-KY-KYΛΛΑ. *A priori*, je ne suis guère favorable à ce type d'analyses qui posent des problèmes de méthode et peuvent aisément dériver. Mais il est certain que le texte de Lycophron s'y prête plus que tout autre. Le système fonctionne par des allusions dont "il faut aller chercher les éléments aux quatre coins du texte". "Hélène est à la fois colombe et chienne" (p. 208). Je ne suis pas sûr qu'il faille ici évoquer "la féminité dans ce qu'elle a de fragile et de vulnérable, ainsi que la pureté de la blancheur" ; les colombes sont associées pour les Grecs à Héra et à Aphrodite, qui ne sont, me semble-t-il, ni très pures ni très fragiles. L'auteur établit ensuite, à propos d'Hécube ou Égeste, le rapport entre métaphore zoonymique et mythe de métamorphose.

Je me suis demandé si cette poésie cryptique ne pouvait pas être rapprochée des traditions scandinaves, en particulier de la *kenning*, que j'ai naguère évoquée à propos de certaine lyre sans corde \ à une seule corde (c'est-à-dire l'arc).

– Gilles Dorival se propose de répondre à la question "Qu'est-ce que l'hellénisation ?" à propos de la Bible grecque des Septante. Il examine d'abord rapidement le concept lui-même d'*hellénisation* et l'histoire des mots *aphellēnizein*, *hellēnizein*, *hellēnismos*, puis examine, en s'appuyant sur des exemples précis et

particulièrement éclairants, le processus de traduction de l'hébreu en grec ; il conclut : "la Bible n'est pas hellénisée superficiellement. (...) Les traducteurs ont su dire en grec les choses juives." (p. 217) Cette hellénisation rencontre néanmoins deux limites, l'une historico-sociologique, l'autre linguistique. La traduction de la Torah répondait-elle aux besoins des Juifs d'Alexandrie qui ne savaient plus l'hébreu ? ou bien à l'initiative du souverain grec pour mieux connaître l'une de ses ethnies d'Alexandrie ? En tout cas, des exemples de néologismes et d'emplois de mots grecs assez finement adaptés montrent qu'en fin de compte la Bible grecque représente un cas d'acculturation réussi, même si cette acculturation s'est révélée mortelle...

– Éric Foulon examine le cas de "Polybe citateur d'Euripide". L'historien condamne le tragique en histoire, et son rapport avec les poètes tragiques doit être précisé. "Obsédé" par la tragédie, il rejette les τραγῳδιογράφοι, mais révère Euripide, qu'il cite à plusieurs reprises, trois fois de façon explicite et trois fois de façon implicite. L'auteur analyse avec une grande précision le mode de citation et les contextes historiques et littéraires, et se pose la question de la source où le poète a puisé : anthologie ? citation reprise à un autre écrivain ? et pourquoi l'œuvre n'aurait-elle pas été directement connue ? Il est tout à fait probable, répond-il, que Polybe ait connu familièrement l'œuvre du Tragique. En tout cas, la troisième mention (XII, 26, 5), critiquant Timée, reprend la citation d'un *stasimon* du *Cresphonte* mise dans la bouche du Syracusain Hermocrate en 424 ; la citation prouve au moins la popularité d'Euripide en Sicile à la fin du IV^e s.

La partie « romaine » de l'ouvrage n'abandonne pas le Poète fondateur : deux contributions s'attachent aux parodies d'Homère dans le *Satiricon* et dans les *Métamorphoses* d'Apulée.

– Nicole Fick étudie le personnage d'Ulysse. Chez Pétrone et Apulée, il s'agirait d'un « anti-héros, inverse du personnage homérique ». La « ruse d'Ulysse est démythifiée par le passage du monde épique à un monde trivial » (p. 301), où les errances des héros ne sont plus régies par les dieux mais par le hasard, les exploits d'Ulysse inspirent les expériences culinaires de Trimalcion. L'auteur oppose un Ulysse qui porte « sans conteste l'intemporalité et le moralisme » (p. 309). Cette idée peut-elle aisément se lier avec celle qui apparaît trois pages plus loin, selon laquelle « il évoque la naissance d'un nouveau héros, celui du quotidien » ? (p. 312) L'évolution des conceptions du héros est expliquée par une réaction contre un « monde mythique idéal » et surtout par « une civilisation désorientée, un univers de la contingence » (p. 308). Je dois faire état des réserves que m'inspirent ces analyses : le personnage d'Ulysse n'est pas, dans l'*Odyssée*, le héros « idéal », si tant est que l'expression ait un sens ; lui, cet errant qui se présente déguisé en mendiant, ne cesse de mentir même à son père, et préfère le statut d'humain mortel à l'immortalité ; et dans l'ensemble de la culture hellénique, son ambivalence est encore plus grande. Il peut même apparaître chez les Tragiques comme un méchant, un menteur, tricheur, cruel... D'autre part, le phénomène de la parodie comme genre n'est pas vraiment pris en compte par l'auteur. Que ces parodies tirent leur signification des conditions politique et idéologique de la société romaine à cette période, je l'admets volontiers ; mais le personnage s'y prêtait si bien que des caricatures des aventures d'Ulysse figurent déjà sur des *skyphos* béotiens, provenant du Cabirion de Thèbes, et qui datent du V^e ou IV^e s. av. J.-C.

– Claude Brunet s'attache également aux héros du *Satiricon*, pour montrer comment, dans cette parodie de l'*Odyssée*, le narrateur, Encolpe, n'est qu'un anti-héros dépourvu des qualités essentielles d'Ulysse, la ruse, le courage, le sens pratique. Celles-ci sont concentrées, de façon inattendue, dans le personnage du jeune Giton. Dans la mesure où le *Satiricon* parodie aussi les romans grecs, la parodie de l'*Odyssée* est pour une large part indirecte, et cette dimension du sujet me paraît négligée. Enfin, il est dommage que l'analyse du phénomène de la parodie emprunte un jargon à mon avis inutile : "La parodie est donc une altération démythifiante caractérisée par un enjeu interlocutif qui frappe d'ambiguïté l'orientation argumentative. (...) La perspective parodique équivaut à une instruction d'inversion argumentative..." (p. 330) Au fait, le concept bakhtinien de "carnavalesque" est-il hors d'usage ?

– Sans rapport avec Homère, cette fois, le travail historiographique d'Agnès Molinier-Arbo sur les récits de la mort de Domitien et de Commode tente d'éclaircir une énigme : non seulement les deux empereurs sont assassinés dans des conditions comparables, mais certains détails se retrouvent dans les deux cas avec une telle précision qu'il faut admettre quelque connexion entre les deux histoires. Il s'agit en particulier du rôle d'un jeune esclave favori de l'empereur qui égare innocemment la liste des proscriptions projetées par son maître, déclenchant le drame. Ce thème présente, à mon avis, un intérêt anthropologique et une dimension tragique : il concerne les relations amoureuses pour nous si difficiles à concevoir qui lient un adulte puissant à ces petits serviteurs, objets sexuels de luxe à la grâce pathétique. Ils incarnent une

paradoxe innocence d'autant plus émouvante qu'elle cause involontairement la perte de leur maître, qui est aussi le maître tyrannique du monde.

– Marie-Madeleine Mactoux, "Un discours mythologique médiéval", étudie les *Mythographes du Vatican* dans le but de préciser le statut du discours mythologique dans un contexte médiéval et chrétien (X^e - XI^e s. ap. J.-C.). Manuel scolaire, florilège, inventaire narratif des divinités et héros de l'Antiquité, l'œuvre n'a rien d'une polémique religieuse. Ce discours n'est pas un contre-discours (p. 388), ni une accumulation de données : "le narrateur globalise leur signification". "Polyphonie produite par une diversité de sources d'énonciation", qui "ont pour effet de valider le discours mythologique". De grande importance est la pratique de l'*étymologie*. "Le discours mythologique est récupéré dans le contexte chrétien" et les récits anciens sont "retrosacralisés".

Pour les raisons données au début de ma recension, je me contenterai, malgré tout l'intérêt de leur propos, de citer les titres des articles suivants :

- René Hodot, "Les agonothètes de Thermi"
- Mariama Gueye, "Le suicide dans l'armée romaine sous la République : *aut vincere aut mori*"
- Catherine Sensal "Sisenna fr. 43 Peter": l'enrôlement des esclaves à Rome dans l'annalistique romaine du I^{er} s. av. J.-C."
- Danièle Conso, "Les mots latins dans le texte de l'Édit de Dioclétien sur les prix"
- Hélène Walter, "Le pont antique de Besançon".
- France Marchal-Ninosque, "La tragédie devant l'histoire: renouveau des fables historiques sur la scène classique après la Guerre de sept ans"
- Lamine Ndiaye, "Parenté à plaisanterie et régulation sociale chez les Wolof du Sénégal"

Ce type de volumes d'hommages est de nos jours critiqué pour sa disparate. Pour ma part, malgré quelques réserves, j'ai apprécié la richesse et la variété des propos, presque toujours d'une bonne qualité scientifique, et pour certains excellents. La présentation est correcte, à part quelques menues négligences. Je disais, dans mon compte rendu du premier volume, "qu'il tenait *dans une certaine mesure* l'ambitieuse promesse de la quatrième de couverture : témoigner de la vitalité des sciences de l'Antiquité, en France et dans le domaine francophone – en tout cas sur les plans de la littérature, de l'histoire des idées et des représentations". Ce deuxième volume permet de dire cette fois : le pari est gagné.